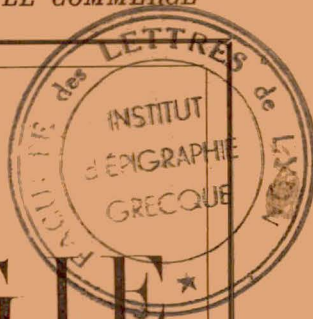


Manuel au verso
370 P.C.
TIRAGE A PART NE POUVANT ÊTRE MIS DANS LE COMMERCE



REVUE
DE
PHILOLOGIE

DE
LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE ANCIENNES

TROISIÈME SÉRIE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

P. JOUGUET ET A. ERNOUT

PROFESSEURS A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
DIRECTEURS D'ÉTUDES A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

ANNÉE ET TOME II (34^e DE LA COLLECTION)

2^e Livraison (Avril 1928)

NOTES ET DISCUSSIONS

PAR

Pierre CHANTRAINE

PARIS
LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK
11, RUE DE LILLE, 11

1928

TOUS DROITS RÉSERVÉS

Bibliothèque Maison de l'Orient



153976

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

11, RUE DE LILLE — PARIS-7^e.

Registre du Commerce.
Séme. N^o 184-434.

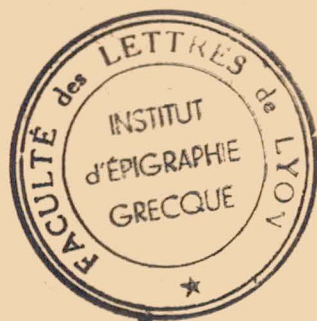
Chèques postaux :
PARIS N^o 734.94

EXTRAIT DU CATALOGUE GÉNÉRAL (PRIX NETS SANS MAJORATION)

*Les ouvrages ci-dessous sont expédiés franco dans tous les pays de l'Union Postale
contre reçu en mandat-poste ou valeur à vue sur Paris
de leur montant augmenté de 10 % pour frais de port et d'emballage.*

- ΑΙΣΧΙΝΟΥ περί τῆς παραπρεσβείας, Eschine, discours sur l'ambassade. Texte grec publié avec une introduction et un commentaire, par J.-M. JULIEN et H.-L. DE PERÉRA, sous la direction de Am. HAUVETTE. 1902. In-8. 10 fr. »
- Anglade, J., Grammaire de l'ancien Provençal ou ancienne Langue d'Oc : Phonétique et morphologie. 1920. In-12, cartonné. 25 fr. »
- Antoine, F., Manuel d'orthographe latine, d'après le Manuel de W. BRAMBACH, traduit, augmenté de notes et d'explications. 1881. In-12. 5 fr. »
- Arnould, L., Méthode pratique de thème grec. 1892. In-12. 5 fr. »
- Audouin, E., Étude sommaire des dialectes grecs littéraires (autres que l'Attique) : homérique, nouvel-ionien, dorien, éolien, avec une préface par O. RIEMANN, 1891. In-12, cartonné. 15 fr. »
- Bally, Ch., Traité de stylistique française. 2^e éd. 1919-21. 2 vol. In-8. cart. 75 fr. »
- Besnier, M., Lexique de géographie ancienne, avec une préface de R. CAGNAT. 1914. In-12, cartonné. 40 fr. »
- Boisacq, E., Dictionnaire étymologique de langue grecque étudiée dans ses rapports avec les autres langues indo-européennes, 2^e éd. 1923. In-8, cartonné. 200 fr. »
- Bonnet, M., La Philologie classique. Six conférences sur l'objet et la méthode des études supérieures relatives à l'antiquité grecque et romaine. 1892. In-8. Prix. 15 fr. »
- Bourciez, E., Précis historique de phonétique française, 6^e édition revue et corrigée. 1926. In-12, cartonné. 18 fr. »
- Eléments de Linguistique romane, 2^e éd. refondue et compl. 1923. In-8. 36 fr. »
- Brugmann, K., Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes, d'après le précis de grammaire comparée de K. BRUGMANN et B. DELBRÜCK, traduit par J. BLOCH, A. CUNY et A. ERNOUT, sous la direction de A. MEILLET et R. GAUTHIOT. 1905. In-8 avec 4 tableaux. 50 fr. »
- Cart, L. W., Précis d'histoire de la littérature allemande, avec notes bibliographiques et tableaux synchroniques. 1898. In-12, cartonné. 15 fr. »
- Chevaldin, L. E., La Grammaire appliquée ou série synoptique de thèmes grecs et latins sur un chapitre de Montesquieu, avec une introduction théorique et un appendice contenant des Conseils pour les versions grecque et latine. 1897. In-12, cartonné. 12 fr. »
- Ciceronis, M. T., ad Quintum fratrem epistola prima. Texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif et une introduction par F. ANTOINE. 1888. In-8. 10 fr. »
- in M. Antonium Oratio Philippica prima. Texte latin publié avec apparat critique, introduction bibliographique et historique et commentaire explicatif, par H. DE LA VILLE DE MIRMONT. 1902. In-8. 10 fr. »
- Cucuel, C., Éléments de paléographie grecque d'après la « Griechische Paläographie » de V. GARDTHAUSEN. 1891. In-12, avec 2 planches, cartonné. 15 fr. »
- Devillard, E., Chrestomathie de l'ancien français (ix^e-xv^e siècles). Texte, traduction et glossaire. 1887. In-12, cartonné. 15 fr. »
- Dottin, G., Les Anciens Peuples de l'Europe. 1916. In-8, cartonné. 25 fr. »
- La Langue Gauloise : Grammaire, texte et glossaire. 1920. In-8, cart. 25 fr. »
- Ernout, A., Morphologie historique du latin, avec un avant-propos par A. MEILLET. Nouvelle Édition. 1927. In-12, cartonné. 24 fr. »
- Recueil de textes latins archaïques. 1916. In-8. 15 fr. »
- Gache, F. et H. Dumény, Petit Manuel d'archéologie grecque, d'après J.-P. MAHAFFY. 1887. In-12, cartonné. 10 fr. »
- et J.-S. Piquet, Cicéron et ses ennemis littéraires, ou le Brutus, l'Orator et le De optimo genere oratorum, traduit d'une préface de O. JAHN et suivi du texte annoté du *De optimo genere oratorum*. 1886. In-8. 10 fr. »
- Goyau, G., Chronologie de l'empire romain publiée sous la direction de R. CAGNAT. 1891. In-12, cartonné. 30 fr. »

370



NOTES ET DISCUSSIONS

Émile BOURGUET, *Le dialecte Laconien*, in-8 viii-170 pp. Paris Champion, 1927 (Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, tome XXIII).

Il existe de bonnes descriptions des dialectes grecs. Sans citer des ouvrages plus anciens, après les manuels de Buck et de Thumb, les trois gros volumes de Bechtel semblent avoir rassemblé la somme de nos connaissances sur les parlers grecs. Le livre de Buck offre une classification des dialectes, et examine les aspects différents que prennent dans des régions différentes la phonétique, la morphologie, la syntaxe. Celui de Thumb suit un plan géographique et note successivement les caractéristiques de chaque groupe dialectal. De même Bechtel groupe des milliers de particularités, observées dans chaque parler l'un après l'autre, quitte à se répéter ou à ne pas laisser apparaître les grandes lignes d'isoglosses qui permettraient d'ordonner les faits. Mais un caractère commun marque ces trois ouvrages. Même dans un livre aussi complet et soumis dans le détail à une critique aussi rigoureuse que celui de Fr. Bechtel, l'image de chaque dialecte apparaît à la fois abstraite et systématique. Nous n'apercevons pas l'histoire concrète de la langue, l'évolution des parlers et leurs relations entre eux. Le tableau, très net, manque de perspective et de réalité.

Ce défaut a frappé M. Bourguet. Dans son *Dialecte laconien*, il donne le modèle d'une méthode différente qui mérite d'être analysée dans le détail. Il a pensé que les faits sont trop complexes pour qu'à les grouper sur un même plan on ne risque pas de les fausser un peu. Excellent épigraphiste, il a commencé à étudier les textes « chacun à son moment dans le détail le plus minutieux. On a ainsi dans un ensemble qui eut ses raisons d'être et qui vécut à son heure la perception directe de quelques faits groupés d'une manière qui n'est jamais deux fois la même » (p. 3). Cette nécessité d'étudier directement les textes conduit M. Bourguet à publier quarante-quatre inscriptions qui lui paraissent les plus significatives, placées chacune à sa date probable. Une telle méthode donne au lecteur le sentiment qu'il a

affaire non à une théorie construite, mais à une réalité vivante. Archéologue, épigraphiste, en même temps que philologue et linguiste, l'auteur était bien préparé à marquer son livre de ce caractère concret qui en définit l'originalité. On y apprendra par mille détails comment chaque fait doit être mis à sa place, combien il est imprudent d'en abstraire un pour le faire entrer dans une combinaison fragile, sinon chimérique. — Si les caractéristiques essentielles sont ainsi découvertes dans les textes et étudiées au fur et à mesure qu'elles sont découvertes, une introduction les annonce et en précise l'importance.

Première constatation notable : plusieurs faits phonétiques qui donnent au laconien sa physionomie ont été fixés par l'écriture à une époque plus éloignée de nous que celle où l'on croyait qu'ils avaient apparu pour la première fois. L'étude historique des inscriptions conduit ainsi à reviser sur plusieurs points les opinions communément admises par les dialectologues. C'est dès le v^e siècle que l'on trouve ἐπιδομενος = ἐπιζομενος avec simplification de la géminée (Bourguet IX = *I G*, V, 1, 919). La graphie δ ou δδ pour ζ s'observe aussi dans d'autres dialectes, mais, bien attestée en laconien (v. aussi Bechtel, II, p. 323), elle garantit que la γυρνάδδομαι et le μυσίδδω d'Aristophane sont d'authentiques emprunts au lacédémonien. — De même la date à laquelle il faut rapporter le passage de θ à σ a été méconnue. Au début du iv^e siècle (Bourguet XV = *I G*, V, 1, 255) le θ étymologique est écrit σ. Si les Laconiens ont attendu jusque là pour adopter cette orthographe, c'est que les lapicides ont noté la prononciation d'une façon défectueuse. La concordance entre les données des grammairiens, le papyrus d'Alcman, les passages laconiens de *Lysistrata*, apparaît décisive. M. Bourguet a raison d'insister sur le caractère ancien de cette prononciation¹ (cf. au contraire Thumb *Handbuch*, p. 66). C'est dans ces discussions que sa connaissance personnelle de l'épigraphie laconienne lui apporte un grand secours. L'orthographe des inscriptions de Sparte ne s'est jamais fixée. Le second paragraphe de l'*Introduction* (pp. 6-10) fournit des indications précieuses pour l'étude du dialecte. Il la libère d'une foule de faux problèmes qui l'encombrent. Pour un même mot, à la même date deux graphies

1. Il n'est pas impossible que les fouilles anglaises nous fassent connaître un jour une dédicace archaïque à Ἄσταναια (Bourguet, pp. 7 et 75). Mais le rapport de M. Woodward (*B. S. A.* XXVI, 1923-1925) ne fournit encore rien de tel. P. 235 on lit Ἄσταναια (et ἀνεσηζε) dans une inscription que M. W. place vers le milieu de iv^e siècle. Les formes doivent être rapprochées de ἀνεσηζε dans la dédicace Bourguet XV = *I G*, V, 1, 255.

sont attestées. Dans des formules de dédicaces qui sont contemporaines nous lisons aussi bien *ἀνεσηχε* que *ἀνέθηχε*. A la même époque le nom de la divinité est écrit *Ὀρθέα*, *Ὀρθεία*, *Φωρθεία*, *Βορθεία*, *Βωρθεία*, *Βωρσεία*. — La transcription du digamma par F et par B a coexisté dès la fin du v^e siècle. C'est dans un acte d'affranchissement du Ténare (fin du v^e siècle) que se rencontre pour la première fois (Bourguet XIII = *IG*, V, 1, 1229) *Βοινε[ας]* dérivé de *φοῖνος* (cf. *IG*, VII, 1888 *φοινιας*). Le fait bien connu pour d'autres parlers (v. Bourguet, pp. 66-70) s'observe aussi de très bonne heure à Sparte (Bechtel, III, p. 288, semble l'admettre). — On a noté depuis longtemps le passage de *σ* intervocalique à *h* en laconien¹. Il apparaît fort ancien, constant déjà dans l'inscription de Damonon. Mais dès le vi^e siècle, semble-t-il (voir p. 9), on trouve le même nom *Βασίλιδας* écrit tantôt avec un *σ* à trois branches, tantôt avec un *h*².

Un système orthographique ne possède pas la stabilité d'un système linguistique. Il est exposé à varier suivant le lapicide. L'étymologie et la prononciation exerçaient sur l'écriture deux influences contradictoires. Les flottements dans la graphie apparaissent à Sparte plus nombreux et plus graves qu'ailleurs. C'est que les règles de l'orthographe ne retenaient pas l'attention de ce peuple orgueilleux de sa routine illettrée (p. 19).

Trois caractéristiques importantes et souvent méconnues sont ainsi mises en lumière par M. Bourguet : c'est à date ancienne que *θ* est passé à *σ*, que F a été écrit B, que *σ* est devenu *h*. Ces remarques amènent l'auteur (pp. 139-150) à accepter comme authentique le laconien du papyrus d'Aleman ou de la *Lysistrata* d'Aristophane, en écartant complètement toute hypothèse de « barbouillage dialectal » (voir au contraire Thumb, *Handbuch*, p. 88).

Si M. Bourguet est conduit à situer plus tôt qu'on n'a accoutumé de le faire quelques-unes des particularités du laconien, les faits apparaissent pourtant dans une succession historique. — Les Doriens conquérants ont trouvé, établies à Sparte, des populations de langue et de culture probablement « achéennes » (p. 51). Il faut noter soigneusement les éléments prédoriens du dialecte. La caste des conquérants conserva, il est vrai, tout

1. Cet amuïssement du sigma se rencontre aussi en argien, en éléen, en cypriot. Quant aux conclusions qu'il est possible de tirer de ce fait touchant le classement des dialectes ou l'influence d'un substrat « achéen », voir les prudentes observations de la page 47.

2. Il est notable que dans *δαμοσιος* le sigma est toujours écrit. Le fait que le mot appartenait au vocabulaire politique et international en aurait-il préservé l'orthographe ?

l'essentiel de sa langue. Mais il convient de relever avec d'autant plus de soin des formes comme *Πολοιδαια* (p. 50) qui présentent un traitement laconien de la forme arcadienne *Ποσειδαν* (la forme dorienne *Ποσειδαφων*, *Ποσειδαν* se trouve à Corinthe et dans presque toute la Crète). Les envahisseurs ont généralement maintenu le système de leur langue, mais en même temps qu'ils acceptaient le culte et les sanctuaires (en particulier celui du Ténare), ils ont admis aussi le nom du dieu. De même, il faut sans doute attribuer à une survivance des parlers prédoriens l'apocope de la préposition dans l'épithète de Zeus, *καβατας* (= *καταβάτης*). Ce phénomène caractéristique de l'apocope met le laconien à part des autres dialectes doriens. Il est bien garanti par des gloses et s'est perpétué jusqu'à nous dans le dialecte tsaconien (p. 55).

Si le laconien a admis des éléments « achéens », il présente par ailleurs une évolution originale. A l'époque impériale le parler de Sparte et de la Messénie s'est profondément modifié : il a subi à la fois l'influence de la *κοινή* ionienne attique qui devenait la grande langue de civilisation, et celle de la *κοινή* grecque du Nord-Ouest qui se constituait autour du sanctuaire delphique (v. p. 90). — D'autre part, on assista sous Auguste, dans la confédération des Eleuthérolaconiens, puis sous Trajan et sous Hadrien à une véritable résurrection du passé. Cet effort pour restaurer la langue ancienne se situe dans tout un ensemble historique : on a rendu toutes leurs forces aux prescriptions anciennes, tout son prestige à la légende de Lycurgue. L'étude des textes conduit M. Bourguet à ne pas attribuer à la tradition savante une trop grande influence dans cette renaissance du dialecte. Les textes composés en laconien récent plongent par leurs racines dans une langue qui était vraiment parlée, en particulier par les paysans du Parnon. Les tentatives plus ou moins heureuses auxquelles nous assistons dans l'Europe d'après guerre pour restaurer des langues nationales (Irlandais, etc...) nous aident à mieux comprendre le caractère véritable du laconien récent. Les derniers textes du recueil présentent un mélange composite de traits de toutes sortes. Dans l'inscription des Cloatii par exemple (Bourguet XXIX = *I G*, V, 1, 1146) se lisent des formules comme *τας πολεως*, et même *τας πολεος*, compromis inattendu entre le dialecte et l'attique.

Pourtant la tradition du laconien ne s'est jamais perdue et un chapitre sur le tsaconien (pp. 31-33 et 133-138) marque l'aboutissement contemporain d'une évolution que le livre permet de suivre depuis le sixième siècle avant notre ère.

L'ouvrage de M. Bourguet, on le voit, précise et renouvelle sur bien des points l'histoire du laconien. Mais c'était le trahir que d'en donner une analyse. Dans le détail l'auteur ne veut rien laisser dans l'ombre; sa connaissance personnelle de l'épigraphie lui permet d'asseoir la discussion sur un fondement solide et souvent neuf. L'écriture est soigneusement décrite (v. par exemple p. 63, l'étude sur l'emploi de H à la fois comme signe d'aspiration, comme signe d'aspiration + E, comme *e* long ouvert, deux valeurs différentes du signe s'observant parfois à l'intérieur d'un même mot écrit). Le détail du commentaire montre à chaque page la complexité des faits. Il n'existe pas deux textes exactement comparables qui présentent les mêmes particularités dialectales groupées de la même façon. Les parlers influent les uns sur les autres. « A parler net, nous ne connaissons pas un seul dialecte grec qui puisse être dit pur! » (p. 14). Des influences particulières dans un texte donné peuvent intervenir. Si sur le trépied de Platées (Bourguet III = Collitz 4406) les caractéristiques dialectales sont si effacées, c'est peut-être que les convenances internationales ne permettaient pas de trop déformer les ethniques traditionnels.

De nombreuses gloses d'Hésychius confirment l'interprétation des textes épigraphiques. Noter en particulier (p. 17, n. 2) la correction ΔΕΛΦΟΥΛΟΙΜΟΡ, « faim de Delphien » pour l'intelligible διαφοιγοιμορ d'Hésychius, bien que λοιμός (qui doit d'ailleurs être rapproché de λιμός) ne signifie jamais « faim ». — P. 99, n. 4, M. Bourguet démontre que μοθζξ et μουσζξ ne sont en réalité qu'un seul et même mot. — Des notes aussi suggestives inspirent le regret que l'auteur n'ait retenu dans son étude qu'une partie du vocabulaire. Mais le livre, qui ne vise pas à être exhaustif, ne laisse rien échapper d'essentiel.

Un ouvrage d'un contenu aussi riche pose à chaque instant des problèmes dont on est tenté d'indiquer la portée et l'intérêt. — Les désinences d'indicatif présent « sans iota », en -εξ -ε citées par Eustathe comme appartenant au dialecte de Théra (v. pp. 79 et 156) s'interprètent aisément. Elles doivent être considérées comme des désinences secondaires employées avec le sens de présent. Cet usage représente une authentique survivance de l'indo-européen (v. Meillet, *B. S. L.*, XXIII, p. 68 et Renou, *Mél. Benveniste*, p. 79). — Si les Laconiens (p. 99) ont pendant longtemps prononcé l'upsilon *u* (français *ou*), la graphie ου, qui appa-

1. A dire vrai cette notion d'un dialecte « pur » apparaît bien livresque et chimérique. Il existe des parlers qu'il est possible de répartir en plusieurs groupes et qui présentent des combinaisons diverses de particularités dialectales.

raît assez tard (second siècle avant notre ère) indique moins le souci de noter exactement la prononciation que l'influence de l'orthographe ionienne-attique. En laconien ancien υ notait constamment u et le son \ddot{u} n'existait pas. Lorsque les Spartiates ont dû transcrire un son \ddot{u} , ils ont utilisé l'iotacisme comme le montre l'orthographe Τινδαριδαί (p. 59). La double orthographe : laconien Τινδαριδαί = ionien-attique Τυνδαριδαί décelé deux emprunts parallèles à une même langue. Les Tyndarides ne se distinguent pas des Dioscures, équivalent grec du mot étranger (cf. Bourguet IX = I G, V, 1, 919). Ce culte, antérieur à l'invasion indo-européenne doit être rapporté aux « Pélasges », proches parents, semble-t-il, des Étrusques. Il paraît alors légitime de retrouver dans Τινδαριδαί le nom du dieu étrusque *Tin-, Tins-* qui a peut-être exercé une influence sur la structure de certaines formes dans la flexion de Ζεὺς (voir Maresh, *Glotta*, XIV, p. 298 et Kretschmer, *ib.*, p. 300). L'iotacisme laconien transcrirait donc un \ddot{u} préhellénique. — Rien de plus malaisé à fonder que l'étymologie d'un nom propre. On lit dans plusieurs inscriptions à Mégare, Syracuse, en Crète et en particulier sur un bas-relief d'Amyclées une forme Ἀπελλωνί (Bourguet XXI = I G, V, 1, 145) où la voyelle ϵ doit sans doute être considérée comme ancienne : cf. les noms propres Ἀπελλεας , Ἀπελλᾶς , etc... Ἀπέλλων s'expliquerait par une assimilation de l' ϵ à la voyelle suivante. Le thessalien Ἀπλου apparaîtrait plus obscur. Il est vain, en tout cas, de se demander si le mot a été apporté par les prédoriens. Il n'y a rien à tirer de l'étymologie indo-européenne que M. Bourguet propose en note, non sans réserves, en rapprochant l'homérique ὀλιγγπελίη et la glose d'Hesychius : $\text{ἀναπελάσας ἀναρρωσθεῖς}$. Dans un mot de ce type Ἀπλου ne peut guère s'expliquer comme « un degré faible ». Enfin la variété des formes ne prouve pas que le nom du dieu soit né et se soit développé sur le territoire grec. Un fait semble certain : le nom d'Apollon ne doit pas s'interpréter par l'indo-européen. L'histoire des religions n'apporte pas grand secours à la linguistique (voir p. ex. Ch. Picard, *Revue de l'histoire des religions* 1926, pp. 88-91). M. A. B. Cook voit dans Apollon un dieu du Nord-Ouest venu du pays « au delà des montagnes », des sources du Danube¹. Pour M. Poulsen, Apollon serait un dieu chaldéen. M. Bethe revendique le caractère proprement hellénique du dieu. Devant tant d'interprétations diverses, M. Picard insiste sur les origines complexes du panthéon hellénique où des éléments

1. Rien de moins convaincant que l'explication du nom d'Apollon par le nom indo-européen de la pomme (v. A. B. Cook, *Zeus*, II, p. 1219).

divers, sinon contradictoires ont pu s'associer. La concordance de traditions mythologiques, de découvertes archéologiques, des données linguistiques semble pourtant nous orienter vers une hypothèse plus probable que les autres. On a proposé depuis longtemps de considérer Apollon comme un dieu asiatique, (v. U. von Wilamowitz-Möllendorff, *Hermes*, XXXVIII, p. 575). Dans l'*Iliade*, il protège en toute circonstance les Lyciens et les Troyens. Aux Achéens, il envoie la peste. Sur la côte asiatique se pressent des sanctuaires apolliniens : le Gryneion, Claros, etc... Or les récentes fouilles de Sardes semblent nous avoir rendu une forme lydienne du nom d'Apollon : *Ἰδᾶνς* et le nom dans les inscriptions est fréquemment associé à celui d'Artémis (*Artimus*). L'équivalence peut être tenue pour fort vraisemblable (voir en dernier lieu Sturtevant, *Language* I, 76 et comme partisan de l'étymologie indo-européenne Kretschmer, *Glotta* XIII, 242).

Le livre touche à tant de questions suggestives qu'on se laisse entraîner à arrêter l'auteur, pour lui demander une explication, lui proposer une objection. Il invite à réfléchir parce qu'il met directement en contact avec la réalité du langage, partant de la culture et de la civilisation. Ce sens du réel donne à l'ouvrage sa saveur propre. On se permettra donc de souhaiter que l'heureuse réussite du *Laconien* ne suffise pas à M. Bourguet et qu'il applique maintenant à d'autres dialectes (au béotien par exemple) une méthode aussi personnelle et aussi fructueuse.

Pierre CHANTRAINE.
